

effet toujours comme un remords secret, quand il se regardait, lui, riche, tranquille et que l'homme qu'il aimait le plus au monde trouvait à peine dans son énergique persévérance de quoi faire face aux plus pressantes nécessités de sa position. Volontiers M. Neville aurait vidé sa bourse dans celle de son ami, comme s'il se fût agi d'un frère ; mais le major Grey n'aurait pas accepté. De l'argent il n'en voulait pas ; des distinctions, c'était à lui de les conquérir à la pointe de son épée sur les plages lointaines où l'appelaient ses devoirs de soldat. Enfin pourtant, dans les premières années de son mariage, M. Neville trouva l'occasion d'obliger son ami, tout en ne blessant pas l'orgueilleuse fierté de son caractère.

Deux ans après son mariage, qui avait eu lieu à peu près à la même époque que celui de M. Neville, le major Grey fut obligée d'accompagner son régiment, qui partait pour les Indes. Sa jeune épouse ne put se résoudre à se séparer de son mari. Cependant il y avait une véritable difficulté. La petite Alice n'avait pas encore douze mois. D'une complexion extrêmement délicate depuis le berceau, il était évident qu'elle ne pourrait pas supporter le climat meurtrier de l'Inde, souvent fatal aux enfants Européens les plus robustes. Le major sentait bien qu'il ne pouvait pas exposer ainsi la vie de son enfant. Mais en restant en Angleterre, l'enfant y retenait aussi forcément la mère. Dans cette perplexité où le jetaient ses devoirs d'époux et de père, ce fut M. Neville qui le tira d'embarras. De concert avec son épouse, il proposa au major Grey de prendre soin de la petite Alice pendant l'absence de ses parents, offre qui fut acceptée avec reconnaissance.

La séparation fut cruelle pour le père et la mère mais cette dernière comprit que le devoir comme son cœur lui dictait de suivre son époux. D'ailleurs elle pouvait se reposer, elle le savait, pour tout ce qui regardait le bien-être et le bonheur de son enfant, sur la tendresse du cœur de Madame Neville.

Elle partit donc, tranquille pour son enfant, mais en versant des larmes pourtant. Entrevit-elle alors la triste vérité ? Eut-elle le pressentiment que c'était pour la dernière fois qu'elle voyait sa fille en ce monde ? Toujours est-il qu'à peine arrivée aux Indes madame Grey mourut en donnant le jour à une seconde fille, la triste Henriette, qui, au moment où commence notre récit, avait déjà infligé à son père un si sanglant affront. L'éducation des deux enfants, ainsi orphelines dès le berceau fut aussi différente que les circonstances où le hasard les avait jetées. Monsieur et madame Neville remplirent, et au delà, leurs fonctions de père et de mère vis-à-vis de l'année. Les heureuse disposition de l'enfant, son caractère doux et affectueux, rendirent la tâche facile à ses parents d'adoption qui lui vouèrent ainsi sans effort un amour égal à celui qu'ils portaient à leur propre fille, la petite Lucie. Alice de son côté aimait comme son père et sa mère Monsieur et madame Neville, regardait leurs fils comme ses frères et cherissait Lucie comme sa sœur.